





LIGNÉES  
DE L'OMBRE

## DU MÊME AUTEUR

### ANIMAE

- T. I, *L'Esprit de Lou*, 2012
- T. II, *La Trace du coyote*, 2013
- T. III, *Le Cauchemar du chien*, 2013
- T. IV, *Le Rire de la hyène*, 2014

### SCORPI

- T. I, *Ceux qui marchent dans les ombres*, 2016
- T. II, *Ceux qui vivent cachés*, 2016
- T. III, *Ceux qui tombent les masques*, 2016

*Aurora*, 2017

*Magda*, 2018

### SIGNÉ SIXTINE

- T. I, *Derrière les étoiles*, 2018
- T. II, *Les Échos de l'au-delà*, 2019
- T. III, *Le Festival de l'Apocalypse*, 2019

### VIVEPIERRE

- T. I, *Celle qui commande aux statues*, 2020
- T. II, *Celle qui libère les captifs*, 2021
- T. III, *Celle qui défend l'Atlantide*, 2021

Roxane DAMBRE

LIGNÉES  
DE L'OMBRE



CEUX QUI PROTÈGENT LES FÉES

**RD**

© Roxane Dambre, 2022 – Tous droits réservés

Ce livre, ou quelque partie de ce livre, ne peut être reproduit, adapté ou traduit sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Ce livre est une fiction. Toute ressemblance avec des personnages réels, vivants ou morts, serait totalement fortuite.

Roxane Dambre  
49130 Les Ponts de Cé  
[www.roxanedambre.com](http://www.roxanedambre.com)

*Couverture :*  
Eunkyung Art

*Crédits images :*  
©Depositphotos  
©Unsplash

*Corrections :*  
CLS Correction

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN 979-10-359-6088-9

# 1.

## MAHAUT

**A**ssise derrière mon volant, les yeux ronds, je relus pour la quatrième fois le SMS de Gabrielle.

« Je suis désolée, Mahaut, je vais être en retard. Le chauffeur de bus est nouveau et il s'est perdu. On est paumés quelque part dans la campagne, mais j'arrive !

À tout' !

Gaby »

Je clignai des paupières, fascinée. C'était vraiment exceptionnel. Où trouvait-elle des excuses pareilles ?

Des coups légers toqués à ma vitre m'obligèrent à revenir à la réalité. J'étais toujours assise dans ma voiture, arrêtée sur le parking du restaurant où je travaillais. De l'autre côté de ma fenêtre, une jeune femme souriante aux cheveux noirs qui lui arrivaient à la taille me faisait signe. Zoé. Je m'empressai d'ouvrir ma portière. Il n'était que neuf heures et demie, mais la chaleur de cette matinée de juillet me cueillit dès que je sortis.

— Salut Zoé ! m'exclamai-je.

— Salut Mahaut, répondit-elle avec un rire dans la voix. Ça fait au moins deux minutes que tu es garée et que tu fixes ton télé-

phone sans bouger. Gaby t'a encore raconté un truc de fou, c'est ça ?

Je lissai ma petite robe à fleurs sans pouvoir m'empêcher de pouffer.

— Je te laisse regarder, sinon tu ne me croiras jamais.

Je lui remis mon smartphone et ouvris la portière arrière pour attraper mes affaires tandis qu'elle lisait.

— Génial ! s'esclaffa-t-elle, réjouie. Tu sais, on devrait faire un classement de ses meilleures excuses ! Ma préférée, c'est l'accident de mascara qui l'a obligée à aller aux urgences.

Je me ragaillardis. Elle avait raison !

— Moi, c'est quand elle a été convoquée par la gendarmerie pour témoigner au sujet d'un braquage, me souvins-je.

— Et il y a aussi la fois où elle s'est réveillée dans le dépôt des bus parce qu'elle s'était endormie pendant le trajet, renchérit-elle.

— Et celle où elle avait une crise d'éternuements si violente qu'elle n'arrivait pas à fermer sa porte à clé !

Nos éclats de rire résonnèrent dans tout le parking.

— Le pire, c'est que sa créativité m'impressionne, finis-je par soupirer. Tu te rends compte ? Si elle mettait autant d'énergie dans sa cuisine, elle pourrait devenir Meilleure Ouvrière de France !

— Tu n'as pas de quoi être jalouse, Mahaut, s'amusa mon amie. Vu ton parcours, s'il y en a une qui doit décrocher ce titre, ce sera toi.

Je souris sous le compliment et verrouillai ma voiture. Dans le milieu très masculin de la cuisine professionnelle, je me donnais beaucoup de mal pour briller. Après mes études et de multiples stages chez des chefs prestigieux, j'avais été embauchée par Bettina Debré, une restauratrice champenoise, et son objectif était

clair : avec moi, son restaurant « Les Bulles d'Épernay » visait les étoiles du Michelin ! Ainsi, huit mois plus tôt, j'avais emménagé à Épernay. Sur mes conseils, Bettina n'avait pas tardé à faire venir ma meilleure amie, Zoé, la cheffe de salle la plus compétente et la plus élégante que je connaissais.

— Rappelle-moi, Mahaut, plaisanta celle-ci, pourquoi on la garde, notre Gaby, déjà ?

— Parce que c'est la nièce de la patronne ?

Un rictus malicieux releva le coin de ses lèvres et nous prîmes la direction du restaurant.

— La patronne n'est pas là, aujourd'hui, glissa-t-elle d'un ton innocent.

Je m'égayai.

— Tu suggères qu'on la vire dans son dos ?

— Qu'on la vire, pas forcément, tempéra Zoé avec un sourire carnassier. Mais on peut lui foutre la trouille.

— Oh...

Je réfléchis une seconde. Quelle merveilleuse perspective ! Je fourmillais d'idées ! Aucune légale, malheureusement.

Zoé avait ralenti pour fouiller son sac à la recherche des clés du restaurant.

— Dommage que Sieg ne soit pas là le jeudi, murmurai-je.

— Ah, c'est clair qu'il aurait été parfait ! Il aurait juste eu à la regarder sans rien dire, avec ses bras croisés...

Elle me lança le trousseau pour prendre la pose, les jambes aussi écartées que sa jupe crayon le lui permettait, les mains remontées sous les aisselles, les sourcils froncés sur une mine féroce. J'éclatai de rire. Elle était loin d'être aussi terrifiante que Siegfried, le vigile des Bulles, mais l'imitation était parfaite ! J'enfonçai la clé dans le

boîtier et la grille flambant neuve qui protégeait la devanture se leva dans un ronron léger.

Depuis quelques semaines, une étrange vague de vandalisme secouait Épernay. Des boutiques étaient retrouvées dévastées, des voitures écrasées, des portails défoncés. La gendarmerie recherchait désespérément des témoins, mais en vain. Les responsables de ces dégâts ne laissaient aucun indice. Très inquiète pour le restaurant, notre patronne Bettina avait fait poser cette grille de sécurité et embauché Siegfried Schmidt, un quarantenaire pas très grand, aux épaules incroyablement massives et aux arcades sourcilières proéminentes. Il arborait en permanence une expression soupçonneuse. L'homme parfait pour dissuader des fauteurs de troubles.

Bon, l'ennui, c'était qu'il dissuadait aussi les clients. Suite à quelques commentaires infects sur le très puissant Internet, notre Bettina bien embarrassée lui avait demandé de rester dissimulé dans un recoin du vestibule pendant les services. Notre vigile avait haussé ses sourcils fournis, perplexe, mais s'était exécuté.

Comme Bettina, Siegfried ne travaillait pas le jeudi, jour où le restaurant était le plus calme. Zoé et moi étions donc seules aux commandes, avec Gabrielle et ses excuses toujours plus folles pour justifier ses retards.

Nous entrâmes. J'aimais l'ambiance de la salle encore silencieuse. Les fauteuils vides et les tables nues semblaient dormir en attendant les convives et le coup de feu. Comme l'exigeait la nouvelle tendance, Bettina avait fait abattre le mur entre la cuisine et la salle pour le remplacer par une grande verrière. Ainsi, les clients me voyaient confectionner leurs petits plats et moi, je les voyais les déguster.

Nous traversâmes la cuisine encore baignée de fraîcheur pour nous rendre dans le cagibi transformé en vestiaire. J'y abandonnai ma robe à fleurs et revêtis ma tenue de cheffe. Verrière ou pas, je mettais un point d'honneur à ce que mon allure soit impeccable, de mon uniforme noir à mon chignon auburn surmonté d'une jolie toque, dont pas un cheveu ne dépassait. Et même si les clients ne pouvaient pas le voir, je ne portais comme bijoux que des petites boucles d'oreille fantasy vertes qui rehaussaient la couleur de mes yeux.

Zoé, elle, avait troqué son chemisier et sa jupe pour une blouse, le temps de faire le ménage dans la salle. Elle opérerait la transformation inverse après notre repas, quelques minutes avant l'ouverture du restaurant pour le déjeuner. Elle enfilerait alors un tailleur noir et blanc ultra chic, remplacerait ses ballerines par d'élégantes chaussures à talons et nouerait ses longs cheveux noirs en un chignon ouvragé.

— On répète la carte pour être sûres que je n'ai rien oublié ? s'enquit-elle en fermant son casier. Menu du jour : en entrée, soupe froide de champagne aux langoustines, ou terrine de lapin au champagne. Ensuite, cassolette de ris de veau sauce champagne-verveine-pamplemousse avec un riz vénéré, ou un bar snacké avec un beurre blanc au champagne, des pommes rôties et des frites de patate douce. Et en dessert, baba au champagne avec une crème légère aux fruits rouges, ou moelleux aux agrumes et coulis de champagne. J'ai tout bon ?

Je pouffai de rire. Bien sûr qu'elle avait tout bon !

Et, en effet, il valait mieux aimer le champagne quand on venait aux Bulles d'Épernay. Bettina me laissait une grande liberté sur la composition de la carte qui changeait chaque semaine, mais il y avait une condition non négociable : le champagne devait être

omniprésent. Je jouais le jeu avec plaisir. Après tout, si nous voulions notre étoile, il ne suffisait pas de proposer de la bonne cuisine. Il fallait aussi faire voyager nos convives, leur offrir une expérience, leur raconter une histoire. Et de préférence, une histoire du terroir.

Zoé esquissa un large sourire.

— Tu sais, j'ai rêvé de tes cassolettes, cette nuit. J'en ai pratiquement eu un orgasme. Tu crois que je pourrais le dire aux clients pour leur vendre le menu ?

— Sûr, approuvai-je, allègre. J'ai hâte de voir leur tête. Par contre, j'ai peur que notre clientèle change très vite.

— Hum... C'est vrai. Dommage. Allez, je fonce au ménage.

Elle sortit des vestiaires d'un pas léger et je gagnai mes fourneaux. C'était parti !

Vingt minutes plus tard, la température avait pris au moins cinq degrés et les casseroles chantaient en dégageant des fumets délicats. Je m'épongeai le front du revers de la manche et vérifiai une fois de plus mon téléphone. Aucune nouvelle de Gabrielle. Je soupirai. J'avais besoin d'aide, pourtant. J'aurais tellement aimé avoir un commis de cuisine. Et un vrai commis, pas la nièce de la patronne qui arrivait avec trois heures de retard un jour sur deux ! Mais d'après Bettina, il n'était pas possible financièrement d'embaucher une paire de bras supplémentaire.

C'était peut-être la seule chose que je regrettais, dans ce job. Mais bon, au boulot.

Deux heures plus tard, le service battait son plein. Gabrielle avait fini par arriver, dix minutes après l'ouverture au public de l'établissement, la bouche en cœur sur un « désolée-Mahaut-heureusement-que-tu-es-la-meilleure » mielleux. J'avais inspiré à

fond et l'avais mise à la confection des desserts – à l'autre bout de la cuisine – pour ne pas lui vider la casserole de soupe bouillante sur la tête.

Aujourd'hui, le calme régnait. Comme tous les midis de semaine, les hommes et femmes d'affaires constituaient l'essentiel de notre clientèle, créant une ambiance feutrée agréable. Seule une femme détonnait au milieu des chemises, cravates et tailleurs élégants. Et quelle femme ! Un silence abasourdi était tombé sur le restaurant lorsqu'elle était entrée. Immense, aussi haute que large, elle avait un visage rond dans lequel brillaient des yeux vifs et deux énormes tresses blondes pendaient sur ses épaules jusqu'à sa ceinture. Zoé s'était ressaisie la première et s'était avancée pour l'accueillir. Moi, j'avais eu besoin de deux secondes supplémentaires. Avec son sourire qui montrait toutes ses dents, cette femme me rappelait les ogresses des contes pour enfants ! Elle s'était installée pour déjeuner seule, à une table dont elle débordait des deux côtés.

— Elle prend tout, m'avait soufflé Zoé quand elle m'avait apporté sa commande.

— Tout quoi ?

— Tout ce qu'il y a au menu. Elle prend tout. Tu ne peux pas te gourer.

Je ne m'étais pas démontée et j'avais envoyé les plats. Les assiettes étaient revenues vides, si bien nettoyées que j'aurais pu les ranger telles quelles. Même ma réinterprétation du trou normand – un délicieux sorbet pêche-champagne – avait été engloutie sans qu'il en reste une trace. Du coup, ma stupéfaction s'était transformée en respect. Une femme qui faisait un tel honneur à ma cuisine, c'était forcément quelqu'un de bien.

Le service touchait à sa fin. Zoé et Gabrielle circulaient entre les tables pour apporter les derniers desserts, additions et cafés. Moi, je soufflais enfin. Il ne restait plus que la vaisselle et le rangement avant la pause.

Un remous dans la salle attira mon attention. À la table 3, Gabrielle était aux prises avec un homme d'une cinquantaine d'années et lançait des regards affolés partout. Les clients des autres tables commençaient à les contempler avec curiosité. Et Gabrielle ne savait visiblement plus où se mettre.

Le ton monta.

— J'exige de voir le directeur ! s'écria l'homme.

Zoé accourut, son sourire le plus gentil aux lèvres. Je fronçai les sourcils. Que se passait-il ? Je me rendis à la porte de la cuisine pour mieux entendre.

— Vous croyez que je vais vraiment me contenter de deux sous-fifres pour un restaurant de ce prix ? crachait le client. Je vous ai dit que je voulais voir le directeur !

Cette fois, le silence s'était fait et tout le monde écoutait avec la plus grande attention.

— Le directeur n'est pas là, monsieur, répondit Zoé avec sa voix d'ange. Pourriez-vous m'indiquer votre problème ?

— Mon problème ? Vous ne le voyez pas, mon problème ? Regardez mon dessert !

Les sourcils froncés, je m'avançai à mon tour. Si c'était un problème de dessert, cela ne pouvait venir que de moi. Et si je me rappelais bien, la table 3, c'était un baba au champagne.

— Ah ! Le cuistot ! s'exclama l'homme en m'apercevant. Comment pouvez-vous faire preuve d'autant de négligence ?

— Comment ça ? m'enquis-je.

— Il y a un cheveu sur mon gâteau !

J'ouvris des yeux ronds. Un cheveu ? Ce n'était pas possible !

— J'exige d'en avoir un autre, lâcha l'individu avec morgue. Et que vous le prépariez en respectant les normes sanitaires.

Ah. Bon, nos instructeurs nous avaient formés à ce genre de situations à l'école. Règle première : ne pas se laisser décontenancer.

Je pris une grande inspiration pour lui répondre avec calme que nous allions évidemment accéder à sa requête quand il me devança.

— Et j'exige aussi de ne pas payer l'addition. Sinon, je vous fais une réputation à la hauteur de votre incompétence sur Internet.

Mon sang gela dans mes veines. Alors ça, ça changeait tout. Un geste commercial, pourquoi pas, mais annuler l'addition entière ? Ce gars était un resquilleur. Et il brandissait la pire menace qui soit pour arriver à ses fins. Le tout-puissant Internet. En hurlant dans le restaurant pour nous forcer à obéir sans réfléchir.

Les autres clients me fixaient d'un air désapprobateur.

— Monsieur, commençai-je d'un ton aussi serein que je le pus, nous...

— Dites donc, vous ! rugit une voix sur le côté.

Je sursautai. L'ogresse s'était levée. Elle dominait les tables de toute sa taille et fusillait le client indélicat du regard.

— Vous croyez qu'on ne vous a pas remarqué ? brama-t-elle. C'est vous qui avez mis ce cheveu sur votre baba ! C'est quoi, ces manières ? Un truc pour ne pas payer dans les restos ? Espèce d'arnaqueur !

Ma bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Pour de vrai ? Elle l'avait vu faire ?

Comme par magie, tous les yeux qui me scrutaient se braquèrent sur l'homme. Celui-ci perdit de sa superbe d'un coup.

— C... Comment ? balbutia-t-il.

— Vous pensez que c'est crédible, votre petite histoire ? poursuivit l'ogresse, la voix pleine de flammes. Regardez la cheffe, avec son chignon ! Comment un cheveu aurait pu tomber sur votre gâteau ? Quant aux serveuses, elles sont brunes, et le cheveu dans votre assiette, il est blond !

Un mélange de jubilation et de gratitude gonfla ma poitrine tandis qu'un concert de murmures critiques s'élevait dans le restaurant. Je savais que cette femme était quelqu'un de bien ! Sur son siège, l'homme était devenu livide.

— Finissez votre dessert et payez l'addition comme tout le monde ! gronda l'ogresse en pointant son doigt boudiné vers lui d'un air menaçant. Sinon, elles n'auront pas besoin d'appeler les flics, c'est moi qui le ferai ! Et si je trouve un seul avis négatif sur le net, je vous attaque pour cyberharcèlement, monsieur Clément Dupage !

Et elle se laissa retomber sur sa chaise, qui grinça sous son poids. L'homme transpirait désormais à grosses gouttes. Moi, j'exultais intérieurement et je me donnais beaucoup de mal pour ne pas le montrer. Zoé en profita pour reprendre la main.

— Mesdames, messieurs, dit-elle de sa voix douce, nous vous prions de nous excuser pour cet incident. Nous espérons que vous avez passé un excellent moment avec votre déjeuner.

— Ouaip, lança l'ogresse désormais avachie à sa table. Ça faisait longtemps que je n'avais pas mangé des plats d'une telle qualité. Compliments à la cheffe. Si jeune et si talentueuse, ça promet pour son avenir.

Je rosis. Définitivement, j'adorais cette femme. C'était peut-être à elle qu'on allait offrir le repas.

Des murmures s'élevaient de tous les coins de la salle. J'en saisis quelques-uns.

— Ça, c'est bien vrai, c'était délicieux.

— Une pure merveille. On reviendra, c'est sûr !

— Je n'avais jamais mangé des ris de veau comme ça, je me suis régaté...

Cette fois, j'étais sur mon petit nuage. Je m'inclinai comme au spectacle et regagnai ma cuisine. Sur un signe de Zoé, Gabrielle reprit le service comme s'il ne s'était rien passé. Bien sûr, je gardai le client indélicat à l'œil. Celui-ci goûta à peine son baba, paya et quitta l'établissement sans oser relever le nez. Bien fait !

Le restaurant se vida peu à peu. Il ne resta bientôt plus que quelques bavards qui finissaient leur café et l'ogresse, qui savourait chaque miette de son moelleux aux agrumes. J'hésitai une seconde, puis pris mon courage à deux mains et ressortis de la cuisine. La femme posa aussitôt son regard sur moi et ne cessa de me dévisager alors que j'approchais. Bon sang qu'elle était impressionnante !

En arrivant près d'elle, je me rendis compte qu'elle avait les yeux mauves. Pas banal. Portait-elle des lentilles colorées ?

— Merci beaucoup, madame, déclarai-je avec gratitude. Les choses se seraient mal passées, sans vous.

Elle esquissa un sourire de chat. Wow. Terrifiant.

— J'ai senti votre envie de le remettre à sa place comme si c'était écrit sur votre visage, ma petite, répondit-elle. Croyez-moi, c'était un plaisir de me rendre utile. Et c'est Nicolette, pas madame.

Je hochai la tête. Nicolette. Nicolette l'ogresse. Très bien. Et même si je mesurais une taille très convenable, vu la sienne, « ma

petite » sonnait plus comme une remarque objective que comme une marque de condescendance.

— Je m'appelle Mahaut, me présentai-je à mon tour. Enchantée, Nicolette.

— Eh bien puisque vous êtes là, Mahaut, déclara-t-elle en posant ses coudes sur la table pour s'avancer vers moi, j'ai un service à vous demander.

— Un service ?

— Oui. Vous n'auriez pas besoin d'un commis, par hasard ?

J'en restai stupéfaite. Un commis ? Bien sûr que j'avais besoin d'un commis ! Mais... Elle ? Elle, dans ma cuisine ? Et en plus, Bettina ne serait jamais d'accord pour la payer !

— L'un de mes filleuls cherche un stage, ajouta-t-elle. Il a commencé une formation de chef, mais il a besoin de voir le terrain.

— Ah ?

— Ce serait un stage d'un mois. Non rémunéré.

Mon cerveau arrêta net ses tergiversations. Non rémunéré ? Magnifique !

— La patronne n'est pas là aujourd'hui, l'informai-je, mais je vais vous donner son adresse mail. Il faudra que votre filleul lui envoie son CV et sa lettre de motivation. Et je suis sûre qu'elle sera d'accord pour qu'il rejoigne l'équipe.

En tout cas, j'allais croiser les doigts très fort !

— Entendu, approuva Nicolette.

— On travaille le week-end et les jours fériés, ajoutai-je, soucieuse de lui fournir tous les renseignements nécessaires, mais on est fermés lundi et mardi. Si c'est bon pour lui...

— C'est bon pour lui, trancha l'ogresse en frappant la table du plat de son énorme main. Donnez-moi les coordonnées de votre

patronne. Je l'appellerai cet après-midi et mon filleul pourra démarrer demain matin. À quelle heure voulez-vous qu'il soit là ?

— Eh bien...

Je me frottai le menton, dubitative. Dès le lendemain, j'avais un peu de mal à y croire. Les choses étaient rarement si rapides. Mais je n'allais pas la décourager !

— Normalement, je commence à neuf heures et demie.

Et Gabrielle aussi, en théorie, mais je ne l'avais jamais vue si tôt.

— Parfait, déclara Nicolette. Bon, je vous préviens tout de suite, il est assez premier degré, ne vous inquiétez pas s'il dit des trucs bizarres.

Je ne relevai pas, trop pleine d'espoir à l'idée d'avoir un vrai commis.

— Et voilà mon numéro, si vous avez besoin de me contacter, ajouta-t-elle en sortant une carte de visite de sa poche.

Je la saisis. Nicolette Pivert, cheffe à domicile, indiquait-elle, entre un joli logo qui représentait une créature ailée et un numéro de portable.

— Oh ! m'exclamai-je. Vous êtes cheffe aussi !

— Ouaip, confirma-t-elle en se calant dans sa chaise avec un sourire de chat satisfait. La meilleure, vous pouvez me croire. Et si un jour vous vous lassez de bosser ici, ma petite, prévenez-moi. J'ai de la place pour vous dans ma brigade.

Je m'égayai. Décidément, je l'aimais bien.

— Mais du coup, relevai-je tout de même, votre filleul, il ne pourrait pas faire son stage chez vous ?

Nicolette secoua sa tête d'ogresse de gauche à droite.

— Son école est formelle. Un vrai restaurant.

— Oh, je vois, marmonnai-je en me rappelant les exigences de ma propre formation.

— Et je vous précise qu'il est en reconversion professionnelle. Il a vingt-cinq ans.

Mon enthousiasme retomba d'un coup. Vingt-cinq ans ? Comme moi ?

— Euh... bredouillai-je. Et... Au fait, il va être d'accord ? Je veux dire... Déjà, est-ce qu'il habite dans le coin ? Il connaît le resto ?

— Il sera d'accord, il habite dans le coin, il connaît le resto, répondit-elle sans sourciller.

— Mais... C'est OK pour lui de bosser sous les ordres d'une fille ?

Pendant une seconde, je vis la stupéfaction sur son visage. Ma question n'avait pourtant rien d'étrange, toutes les femmes cheffes pouvaient en témoigner !

— Pourquoi ça ne serait pas OK ? maugréa-t-elle.

— Vous savez bien... La cuisine professionnelle, c'est un milieu de mecs... Qui ont de gros égos... Et on a le même âge en plus, alors...

Elle balaya mes explications d'un geste de la main comme si elle chassait une mouche.

— Il n'est pas au courant que ce genre de préjugés débiles existe, asséna-t-elle. Tout se passera bien.

Hein ? Comment était-ce possible ? Il n'avait jamais mis les pieds dans une cuisine ? Enfin, s'il était en reconversion professionnelle, c'était peut-être vrai...

— Bon, murmurai-je. Et il s'appelle comment ?

Un immense sourire fendit le visage de Nicolette.

— Élias.

## 2.

# LA FÉE

**D**'ordinaire, entre la fin de la vaisselle du midi et la reprise pour la mise en place du soir, Zoé, Gabrielle et moi rentrions chacune chez nous. Mais cet après-midi-là, nous restâmes ensemble à flâner sur les bords de Marne en face du restaurant, pour commenter ce déjeuner mouvementé et tirer des plans sur la comète à propos du fameux Élias.

— J'espère qu'il aime le champagne, notai-je, allongée sur la berge à l'ombre d'un arbre. Sinon, il est mal.

— J'espère qu'il est costaud, releva Zoé, affalée à mes côtés. Il pourra porter les corbeilles de linge qui pèsent une tonne.

— J'espère qu'il est beau, soupira Gabrielle, le regard rêveur. Vous saviez qu'environ quinze pour cent des couples se forment sur leur lieu de travail ?

Hum. Ça commençait bien.

La réouverture approchait quand Bettina m'appela pour m'avertir avec enthousiasme qu'elle m'avait trouvé un commis. Un certain Élias Pivert, qui venait m'épauler pendant son stage d'un mois et qui démarrait... dès le lendemain matin. J'en restai

coite. Puis l'allégresse m'envahit. L'ogresse Nicolette n'avait pas traîné ! Comme quoi, avec les bons arguments...

Le service du soir se déroula à merveille, sans l'ombre d'un client désagréable ou d'un faux pas. La nuit était tombée depuis longtemps quand Zoé et moi fermâmes le restaurant, sur le coup de vingt-trois heures. La pleine lune brillait si fort qu'on y voyait quasiment comme en plein jour et l'air embaumait les fleurs d'été.

— Repose-toi bien, déclara Zoé en m'embrassant sur les deux joues.

— Toi aussi. À demain !

Nous gagnâmes chacune notre voiture. Ma petite C3 blanche ne payait pas de mine, mais elle se garait partout et, pour la ville, c'était l'idéal.

J'ouvris la fenêtre pour profiter de la douceur de la nuit en longeant la Marne, les pensées toujours tournées vers Élias Pivert. Que maîtriserait-il le mieux ? La cuisson des viandes ? La confection des desserts ? Ou les sauces, peut-être ? À quel poste pourrais-je le mettre ? Et si je lui proposais carrément de créer sa recette ? Je me souvenais de la première fois où on me l'avait demandé, au cours d'un stage, et je me rappelais ma fierté quand mon plat avait été servi aux clients.

J'y songeais encore en arrivant devant mon immeuble. Un détail insolite m'arracha à mes considérations. Le portail était grand ouvert. Je fronçai les sourcils. Quelqu'un avait oublié de le fermer ? Bizarre.

Je m'approchai pour m'engager dans la cour intérieure et mon cœur manqua un battement. Le portail n'était pas ouvert, il était défoncé. Un pan gisait, brisé en deux, et l'autre avait littéralement explosé, projetant des débris partout. Dans le petit parking de la

cour, les voitures étaient renversées ou éventrées. Les vitres avaient volé en éclats. Les plantes vertes avaient été arrachées à leurs pots, pourtant imposants.

— Oh merde... laissai-je échapper d'une voix blanche.

C'était arrivé. C'était arrivé chez moi ! La vague de vandalisme qui secouait la ville avait touché mon immeuble !

Le cœur battant à tout rompre, je levai les yeux vers les étages. Les murs étaient criblés d'impacts jusqu'au deuxième étage. Mais le troisième, le mien, était intact. La fenêtre paraissait entière et les volets ne semblaient pas abîmés.

— OK, murmurai-je pour moi-même. OK...

Ne pas se laisser impressionner. Et d'abord, appeler les forces de l'ordre. Mais pourquoi personne ne l'avait-il encore fait ? Ou peut-être que les gendarmes étaient déjà venus et repartis, car il n'y avait plus rien à faire à part attendre les dépanneurs ? Ou plutôt les déblayeurs ? Et les experts des assurances ? Oui, c'était forcément ça. Vu l'état de la cour, impossible que personne n'ait réagi. Il avait dû y avoir un raffut d'enfer.

Je me forçai à respirer à fond pour remettre mes pensées au clair. Pour commencer, il fallait que je sorte ma voiture de là. Seules mes deux roues avant se trouvaient dans la cour et j'avais intérêt à ne pas avancer davantage, sinon j'allais crever mes pneus sur le verre brisé. Je reculai donc avec prudence et allai me garer dans la rue un peu plus loin.

Lorsque je revins, le spectacle me parut encore plus surréaliste. Dans ce chaos, rien ne bougeait. Tout était tranquille, paisible. Derrière moi, les cigales chantaient sur les rives de la Marne. Je marchais à pas mesurés. Je n'avais pas besoin de chercher mes clés, la porte d'entrée de l'immeuble n'existait plus. Je m'engageai dans le couloir et trouvai ladite porte à cinq bons mètres de son

emplacement initial. Je m'immobilisai pour écouter, mais rien. Pas un bruit. Quoi qu'il se soit passé ici, c'était terminé.

Par mesure de précaution, je montai tout de même sur la pointe des pieds. L'escalier était dans son état habituel. Les vandales n'étaient pas arrivés jusqu'ici. Un peu soulagée, je m'arrêtai devant ma porte et la déverrouillai. La lumière de la pleine lune inondait mon petit intérieur chaleureux, décoré avec un bon paquet de coussins moelleux. Je me tranquillisai. C'était peut-être égoïste par rapport à mes voisins, mais j'étais rassurée de voir que chez moi, tout allait bien. Je fermai la porte à clé derrière moi et accrochai ma veste au porte-manteau de l'entrée. Je retirais mes chaussures quand un gémissement me parvint. Je me raidis. Mais non. Plus rien. Je n'entendais que mon cœur qui s'était remis à battre beaucoup trop fort. Avais-je rêvé ?

— Il y a quelqu'un ? lançai-je avec une assurance que je ne ressentais pas le moins du monde.

Pas de réponse.

— Je vous préviens, insistai-je, je suis ceinture noire de karaté !

C'était un gros mensonge, mais l'autre ne pouvait pas le savoir. Si autre il y avait. J'attrapai le parapluie bleu accroché au porte-manteau et m'avançai dans l'appartement. Le salon était désert. Vu sa taille, je pouvais l'englober d'un seul regard. Personne n'aurait pu se cacher derrière ma table basse en verre transparent ou le canapé, même couvert de coussins comme il l'était.

Je tournai la tête vers la cuisine ouverte sur la droite. Pas âme qui vive. Je continuai ma progression sans me détendre d'un chouïa, les mains crispées sur mon arme de fortune. Le bazar familial régnait dans la salle de bains et le lit dans ma chambre était défait, comme toujours. Aucun signe inhabituel. Je baissai mon parapluie avec l'impression d'être stupide. Prudente, mais

stupide. Je revins dans l'entrée avec un soupir pour raccrocher le parapluie. Le gémissement résonna de nouveau. Je sursautai et me retournai d'un bond. Cette fois, c'était sûr, il y avait quelque chose ! Et ça venait du salon.

Le cœur battant, j'allumai le plafonnier. La lumière chaude se répandit partout. Mais personne. Ce n'était pas possible !

— Je vous ai entendu, avertis-je d'un ton que j'espérais menaçant.

— Au... Au secours... répondit une voix féminine à peine audible.

Mon sang se figea. Au secours ? Quelqu'un était blessé ? Une femme ? Oubliant toute prudence, je lâchai le parapluie et me précipitai dans le salon.

— Où êtes-vous ? m'inquiétai-je.

— Ici... Sur... le canapé...

Abasourdie, je baissai les yeux. Il n'y avait personne sur... Mon estomac se rétracta brutalement. En fait, si. Il y avait bien... quelque chose, sur un des coussins. Comme une grosse brindille.

— Au secours, répéta celle-ci.

J'approchai sans réaliser ce que je faisais, l'esprit pédalant dans la semoule. C'était quoi, ça ?

Je m'agenouillai près du canapé. Il ne s'agissait pas d'une brindille. C'était une petite créature humanoïde à la peau d'un vert tirant sur le brun. Elle ne devait pas mesurer plus de quinze centimètres. Et elle avait des ailes translucides. Je clignai des paupières. J'étais en plein rêve. Ou plutôt en plein cauchemar, si on considérait la cour de mon immeuble.

— Vous... Vous êtes... bredouillai-je.

Je ne sus quel mot ajouter. Vivante ? Réelle ?

— Blessée... chuchota la créature. J'ai... J'ai besoin... d'aide...

Abasourdie, je l'observai mieux. En fait, sa peau était vert bouteille, mais elle était couverte de coupures dont suintait une espèce de liquide brun. Et il y en avait partout sur le coussin rouge autour d'elle. Du sang ? La panique m'envahit. Vu la quantité qu'elle perdait, elle allait mourir ! Quoi que soit cette chose, il fallait agir vite !

— OK, murmurai-je, la bouche sèche. OK. Ne bougez pas.

Je me relevai et courus à la salle de bains. J'y déterrai ma trousse de premiers secours, enfouie sous une tonne de linge que je n'avais pas rangé après lavage, et retournai près de la créature minuscule.

— Tenez bon, déclarai-je en ouvrant la trousse. Je vais vous soigner.

La chose avait fermé les yeux. Elle ne réagit pas lorsque je taponnai délicatement ses blessures avec une compresse imprégnée de désinfectant ni quand j'appliquai mes plus petits pansements – ceux avec des nounours, pour les enfants – sur ses coupures. Ses mains étaient minuscules, ses pieds n'avaient pas d'orteils et pour tout vêtement, elle portait au cou une chaîne fine qui reflétait la lumière du plafonnier. Je rinçai de mon mieux ses courts cheveux noirs en essayant de ne pas m'en étonner. J'avais l'impression de m'occuper d'une Barbie miniature. Verte. Et molle.

Ma tâche terminée, je pinçai les lèvres, incapable de décider de la conduite à tenir. Devais-je appeler les pompiers ? Mais pour leur dire quoi ? Que j'avais un... un animal inconnu blessé dans mon salon ? Viendraient-ils ? Pas sûr. Mais d'un autre côté, je ne pouvais pas rester là les bras ballants ! Cette petite créature avait peut-être des traumatismes plus graves. Et si elle mourait d'une hémorragie interne sur mon canapé ? Cette simple idée me rendait nauséuse !

— Je vais vous donner à boire, décidai-je en me relevant. Quand on a perdu du sang, il faut boire.

Pas de réponse.

Je courus à la cuisine et sortis un de mes flacons à sauce vides que je remplis d'eau. Je retournai près de la petite créature. Ses paupières papillonnèrent quand je glissai un doigt sous sa tête pour la redresser.

— C'est de l'eau, expliquai-je devant son expression égarée. Buvez.

Elle ouvrit la bouche et j'y déposai quelques gouttes. Elle avala, avec difficulté d'abord, puis plus facilement.

— Merci, chuchota-t-elle en repoussant le bec du flacon.

— De rien, soupirai-je, soulagée. Mais... Euh... Vous... Vous êtes quoi ?

Elle me retourna un regard épuisé. Ou plutôt, résigné.

— Une fée.

Un frisson me parcourut. Une... fée. D'accord. Les ailes donnaient un indice. De toute façon, il fallait bien que cette créature soit quelque chose.

— Il... Il est parti ? ajouta-t-elle d'une voix craintive.

— Qui ?

— Le Geistjäger.

Mes paupières s'écarquillèrent. Je n'avais jamais entendu ce mot-là auparavant.

— Le quoi ?

— Le... Le Chasseur de créatures...

Je plissai le front. Un chasseur de créatures. Et une fée blessée. Ça semblait cohérent. Mais qu'est-ce que c'était que cette journée ?

— C'est lui qui a fait ça à la cour de l'immeuble ? m'enquis-je.

La fée hochait la tête d'un mouvement faible.

— Oui.

Au moins, elle voyait de quoi je parlais.

— Il... Il me poursuivait, ajouta-t-elle d'une voix de plus en plus éteinte. J'ai... réussi à lui faire croire... que je m'étais enfuie... et... je me suis cachée... ici...

— Qu'est-ce qu'il vous voulait ? m'inquiétai-je.

— Me tuer.

Mon angoisse, qui avait cédé le pas à l'ahurissement pendant quelques minutes, revint au galop.

— Pourquoi ? m'écriai-je. Vous êtes une... une méchante fée ?

Mes propres mots sonnèrent de façon étrange à mes oreilles. Une méchante fée ? Et je l'avais dit sérieusement ?

— Non ! protesta celle-ci dans un sursaut de panique. Je... Je suis... une bonne fée !

Une bonne fée. OK. Pas mieux.

— Mais pourquoi il voulait vous tuer, alors ?

— Parce que... parce que les Chasseurs... détestent... tout... tout ce qui est... magique...

Ah.

— Et... Euh... Vous étiez nombreuses, les fées ? Parce que quand on voit l'état de la cour, en bas...

— Non... Juste... moi... Mais... C'est surtout lui, les dégâts... Enfin, ses... ses pouvoirs à lui.

J'ouvris des yeux ronds.

— Ses pouvoirs ? Mais... Vous venez de dire qu'il déteste tout ce qui est magique ! Il a des pouvoirs ?

— Oui... souffla la fée. Et il les déteste... aussi...

Cette réponse me laissa perplexe. Il avait des pouvoirs, mais il ne les aimait pas ? Et il tuait les fées riquiqui pour se venger ? Il lui fallait une psychothérapie d'urgence !

— Il va revenir ? coassai-je, pas du tout rassurée.

— Non... Non... J'ai... envoyé... un double... une fausse moi... à l'autre bout de la ville...

Sa voix faiblissait. Ses paupières se refermèrent alors que sa poitrine s'affaissait.

— Eh ! Ne mourez pas ! m'écriai-je, paniquée. Qu'est-ce que je dois faire ?

— J'ai... besoin de dormir... pour... pour recharger mes pouvoirs.

Je hochai la tête vigoureusement, même si elle ne pouvait plus me voir avec ses yeux clos. La laisser dormir, c'était facile, j'allais y arriver. Mais quoi d'autre ?

— Je peux appeler quelqu'un ? tentai-je encore.

Une grimace crispa son petit visage vert bouteille.

— Mes... Mes amies sont toutes... mortes.

Mon estomac se comprima d'angoisse. Mortes ? Victimes de ce... ce truc, là, dont j'avais déjà oublié le nom ? Quelle horreur ! Il fallait prévenir les gendarmes !

Un scintillement attira mon attention. Des larmes perlaient au coin de ses yeux et roulaient sur ses joues. Je me calmai instantanément. Cette créature minuscule semblait si fragile. Et si seule. Elle avait perdu ses compagnes, elle venait de réchapper de justesse à un chasseur de magie et elle était blessée, à la merci d'une humaine. Elle devait se sentir si mal... Mon cœur se gonfla de compassion. Très bien. Je n'étais pas sûre de tout comprendre, mais je savais ce que j'avais à faire.

— Vous vous appelez comment ? chuchotai-je.

— Laurette, articula-t-elle.

— Moi, c'est Mahaut. Ne vous inquiétez pas, Laurette. Je vais vous protéger.

Elle ne répondit pas. Sa respiration s'égalisait. Je l'observai encore quelques secondes. Elle dormait. Je me redressai aussi doucement que possible. J'avais une fée dans mon salon. Une vraie fée. Sur un coussin trempé de... son sang ? Je me mordillai les lèvres. Que ce soit du sang ou non, je n'allais pas la laisser macérer là-dedans.

Je me rendis à la cuisine et sortis une boîte d'allumettes géantes spéciales barbecue. Voilà qui ferait l'affaire. Je la vidai et la tapisai de coton et de mouchoirs en tissu. Puis je revins au salon. Je plaçai la boîte près d'elle. C'était pile la bonne taille. Je pris la fée entre mes mains en coupe avec toute la délicatesse du monde, en faisant bien attention à ses ailes, et la déposai dans sa couchette improvisée. Elle poussa un soupir et se retourna. Je me mordillai les lèvres. Bon. Je n'avais plus qu'à mettre la taie du coussin imbibé de sang à tremper, gagner ma chambre et tenter d'éclaircir deux ou trois choses.

Une minute plus tard, je me laissai tomber sur mon lit avec ma tablette et pianotai rapidement sur l'écran. Bien entendu, le mot-clé « fée » me renvoya à tout un tas d'articles de folklore, avec des illustrations de créatures aux joues roses habillées de fleurs. Point de fées telles que Laurette, avec des corps vert bouteille dépourvus d'orteils. Je tentai de me souvenir de l'autre mot, celui qu'elle avait employé pour décrire ce type, le chasseur. Malheureusement, sans l'orthographe exacte, le moteur de recherche me dirigea vers des marques de bières artisanales qui, par ailleurs, semblaient alléchantes.

J'orientai alors mon enquête sur les dégradations dans la ville depuis plusieurs semaines. Il fallait que je sache si c'était bien la même chose.

Les images me glacèrent malgré la température tiède de ma chambre. Voitures renversées, murs criblés d'impacts, portes défoncées... Les photos ne laissaient aucun doute. Je les avais déjà vues, bien sûr, mais du coin de l'œil, comme quand on regarde les infos sans n'être ému par rien. Sauf que là, je prenais enfin la mesure de ce qu'elles impliquaient. Les mêmes dégâts. Donc le même type. Le Chasseur. J'eus l'impression qu'un gouffre m'aspirait. Ce qui signifiait que chaque incident, chaque déchaînement de violence... correspondait au meurtre d'une des amies de Laurette ? Mais... Cela représentait des dizaines de scènes de crime ! Comment était-ce possible ? Je n'arrivais pas à imaginer qu'il y ait eu autant de fées à Épernay. Ni même dans le monde. Comment avait-on pu ne jamais en entendre parler ?

Je poursuivis mes fouilles sur Internet sans voir le temps passer, le ventre noué, l'oreille dressée à l'affût du moindre bruit extérieur. Je me levai quatre fois pour vérifier que la porte d'entrée était bien verrouillée et les volets solidement accrochés. Je n'arrivais pas à cesser de penser au Chasseur... Allait-il se rendre compte de la supercherie de la fée ? Si oui, comprendrait-il à quel moment elle l'avait berné ? Si oui, reviendrait-il cette nuit ? Si oui, défoncerait-il ma porte comme il avait défoncé toute la cour ? Si oui, tuerait-il Laurette dans sa boîte d'allumettes, alors que je me trouvais là ? Si oui, allait-il également s'en prendre à moi ? Tellement de « si oui »...

Les rayons du soleil qui filtraient sous les volets m'éveillèrent en sursaut. Je me rendis compte que je m'étais endormie tout habil-

lée, la tablette sur la poitrine. Je serrai les dents et me levai avec l'impression que ma tête et mes paupières avaient triplé de volume. Les nuits blanches, ce n'était déjà plus de mon âge. Mon réveil indiquait un peu plus de six heures et demie du matin. J'avais presque trois heures devant moi avant de partir pour les Bulles, mais inutile de rester au lit. Je ne voyais pas comment je pourrais dormir de nouveau. J'enfilai mes chaussons et me glissai hors de ma chambre.

Dans la pénombre du salon, je distinguai la boîte rectangulaire sur la table. J'inspirai pour calmer les battements de mon cœur. Elle était bien là. J'ouvris les volets en tentant de faire le moins de bruit possible et jetai un coup d'œil en contrebas. Baignant dans le soleil du matin, la cour était toujours dévastée. Bon. Définitivement, ce n'était pas un cauchemar. Les fées existaient et les types qui les chassaient aussi.

Je me rendis jusqu'à la table du salon. La créature était allongée dans la boîte, les yeux clos. Je pris un instant pour la contempler. Internet ne pouvait rien m'apprendre à son sujet, alors j'allais devoir me débrouiller autrement. En lui posant un milliard de questions. Mais sans la brusquer. Endormie, elle semblait paisible, mais sa détresse de la veille était toujours bien présente dans mon esprit.

Je l'observai mieux. Sous ses courts cheveux noirs, de minuscules oreilles toutes rondes pointaient. Son corps parfaitement androgyne disparaissait à moitié sous les pansements à nounours. Il faudrait que j'achète quelque chose de plus approprié. Dans son dos, ses ailes translucides dessinaient une belle arabesque. Je remarquai que l'une des deux était tordue selon un angle étrange. Je plissai les paupières. Normal ou pas normal ? Aucune idée.

— Laurette ? chuchotai-je. Tu es réveillée ?

Car oui, j'avais décidé de la tutoyer. En espérant ne pas finir transformée en crapaud.

Dans son lit, la fée ne bougea pas.

— Laurette ? tentai-je plus fort.

Toujours rien. La panique m'envahit. Et si elle était morte pendant la nuit ? Quelle horreur ! J'avais un cadavre de quinze centimètres sur la table de mon salon ! Sans réfléchir, j'attrapai le flacon d'eau qui était resté là et l'aspergeai copieusement. Laurette sursauta et se mit à tousser.

— Tu n'es pas morte ! exultai-je, soulagée.

Abasourdie, à moitié étouffée, la fée me dévisagea comme si j'étais folle. Du coup, je me calmai. Oups.

— Euh... Désolée, marmonnai-je. Je... J'avais cru que... enfin, tu vois, quoi.

— Les humains... sont toujours aussi... crétins ! haleta-t-elle.

Je me renfrognai. OK, elle n'avait pas tort, ma réaction était idiote. Mais ce n'était pas une raison pour le dire !

— Désolée, répétai-je. Est-ce que tu vas mieux, ce matin ?

Elle essuya son petit visage dans un bout du mouchoir en tissu sur lequel elle reposait.

— J'ai mal partout, murmura-t-elle. Et... pourquoi...

Elle regarda ses mains minuscules. Elle tremblait de tous ses membres.

— Pourquoi je n'ai pas retrouvé mes pouvoirs ? chuchota-t-elle d'une voix terrifiée.

— Tu dois dormir plus ? proposai-je. Tu as perdu beaucoup de sang, c'est normal d'être faible. Je peux te faire à manger, si tu veux.

Je tiquai à mes propres mots.

— Euh... Ça mange quoi, une fée ?

— Comme les humains, répondit-elle sans me regarder, troublée.

— Génial ! m'exclamai-je. Je vais te concocter un petit plat, tu m'en diras des nouvelles.

Elle ne réagit pas. Elle tremblait toujours. Je me mordillai les lèvres, pleine de culpabilité. L'attaque à l'eau fraîche dès le matin, ce n'était pas cool. Heureusement que j'avais prévu de ne pas la brusquer, qu'est-ce que ça aurait été sinon...

— Attends, je vais changer les mouchoirs et en mettre des secs, décidai-je.

La fée parut seulement remarquer son lit improvisé.

— C'est... C'est toi qui as fait ça ? demanda-t-elle.

— Oui. Ce n'est pas bien ? Tu voudrais autre chose ?

— Non... C'est... bien. Merci.

Sa voix manquait de force. Ses petites mains se crispèrent sur le mouchoir mouillé comme si elle allait tomber.

— Tu es en hypoglycémie ? m'inquiétai-je. Bon, dans l'ordre : d'abord, je te sors de ce lit trempé. Après, je nous fais à manger.

Je la soulevai avec délicatesse en prenant garde à ses ailes et la déposai sur un coussin. Elle se laissa faire sans protester. Je saisis le plaid plié en quatre au bout du canapé et l'étais pour en étendre une extrémité sur elle. Elle se blottit en dessous et ne bougea plus. Parfait.

Je retirai les mouchoirs et le coton mouillés de la boîte d'allumettes et plaçai cette dernière sur le rebord déjà ensoleillé de la fenêtre pour la faire sécher. Je n'y avais pas été de main morte, avec mon arrosage...

Un ultime coup d'œil à Laurette me montra que seules les deux ailes translucides dépassaient désormais du plaid. J'aurais dû penser plus tôt. Bien sûr qu'elle avait froid.

Je me rendis à la cuisine et ouvris mon réfrigérateur. Elle mangeait comme moi, hein ? Que mangeait un humain qui avait perdu beaucoup de sang ? Des aliments riches en fer. Cela tombait à pic, j'avais des foies de volaille. Et je savais qu'un sachet de lentilles dormait quelque part dans mes armoires. J'allais bien trouver une recette pour les accommoder ensemble ! Cela serait le petit-déjeuner le plus original que j'aurais jamais mitonné, mais nécessité faisait loi. Surtout si j'avais l'intention d'interroger cette fée pour comprendre tout ce qui se passait.

J'attachai mes longs cheveux auburn.

Au boulot.

Vingt minutes plus tard, le parfum des épices grillées avait envahi mon appartement. Les lentilles mijotaient tranquillement, les foies étaient transformés en une mousseline onctueuse, et je préparais une sauce aux agrumes. De fines tranches de pain d'épice rôtissaient dans le four avec un peu de graisse de canard. Tout cela sentait divinement bon.

Le bruit de la sonnette me fit relever la tête. Je jetai un coup d'œil à l'horloge du four. 7 h 10. Des visiteurs si tôt ? Je me rappelai soudain l'état de la cour. Bien sûr que tout le monde allait faire le tour des autres appartements pour avoir des informations.

Je vérifiai que Laurette était toujours cachée sous le plaid et allai ouvrir. Deux gendarmes en uniforme se tenaient derrière la porte.

— Mahaut Carlier ? s'enquit le premier, qui portait une moustache impressionnante. Major Fontaine et adjudant Gérard, gendarmerie nationale.

— Bonjour, les saluai-je. Vous êtes là pour la cour ?

Ils hochèrent la tête avec un bel ensemble.

— Vous savez qui a fait ça ? m'exclamai-je. Vous l'avez trouvé ?

— Pas encore. Nous rassemblons des informations. Avez-vous entendu quelque chose ? Quoi que ce soit ?

— Non, racontai-je. Quand je suis rentrée du boulot à onze heures et demie, c'était fini, tout était comme ça.

Les hommes échangèrent un regard. Eh bien quoi ?

— Pourquoi ne nous avez-vous pas appelés, mademoiselle Carlier ? s'enquit celui à la moustache, le major Fontaine.

J'ouvris des yeux ronds.

— Hein ?

— Pourquoi n'avez-vous pas contacté la gendarmerie ? insista son adjudant.

Cela ne leur semblait pas évident ?

— Ben... Vu l'état de la cour, je pensais que quelqu'un vous avait déjà prévenus, que vous étiez venus et repartis ! Il était onze heures et demie. Du coup, je me suis même garée dans la rue, en me disant que vous alliez revenir aujourd'hui et qu'il vous faudrait de la place.

— Personne n'a appelé, mademoiselle.

Je les dévisageai, abasourdie.

— En tout cas, pas avant ce matin, précisa le major. Le concierge de l'immeuble nous a téléphoné après avoir ouvert ses volets.

— Mais... Ce n'est pas possible ! m'écriai-je, sidérée. Ça a dû faire un raffut de tous les diables ! Mes voisins étaient tous sortis, hier soir ?

Les deux hommes soupirèrent.

— Non, mademoiselle Carlier. C'est bien ça qui nous dépasse. Vous êtes la première à nous dire que vous n'étiez pas présente. Tous les autres étaient là. Et personne n'a rien entendu.

Je dus faire un effort prodigieux pour fermer la bouche, tant la stupéfaction cherchait à décrocher ma mâchoire.

— Personne n’a rien entendu ? répétai-je bêtement. Mais...

— Rien entendu, rien vu. Vous êtes la première à nous fournir un indice. Cela s’est donc produit avant onze heures et demie. Avez-vous croisé des gens, dans la rue ? Un groupe, peut-être ? Autour de l’immeuble, sur votre chemin ?

Je secouai la tête de gauche à droite, trop assommée pour répondre de vive voix. Des voitures avaient été renversées, les fenêtres des premiers étages avaient volé en éclats, les pots de fleurs gisaient à plusieurs mètres de leur place initiale et les murs étaient criblés d’impacts ! Et personne n’avait rien entendu ? Impossible !

Quoique. J’avais une fée planquée sous un plaid, trois mètres derrière moi. Il me fallait revoir ma notion d’impossible. En plus, Laurette avait déclaré que le chasseur avait des pouvoirs. Avait-il endormi tout le monde pour qu’on ne vienne pas le déranger ? Mince, c’était vraiment une histoire de dingue ! Et j’avais loupé le coche, j’aurais dû demander plus de détails physiques sur ce mec, j’aurais pu le décrire aux gendarmes.

D’ailleurs...

— Dites, c’est bien... Enfin... Vous croyez que c’est le même gars que celui qui... qui fait des dégâts depuis des semaines ?

Ils acquiescèrent.

— Le mode opératoire est identique, en tout cas, approuva le major à la grosse moustache. Des détériorations matérielles importantes et pas de témoin. Mais nous pensons plutôt à une bande. Un homme seul n’aurait pas pu faire ça.

Je me contentai de hocher la tête, crispée. C’était pourtant bien un homme seul, hier soir, d’après ce qu’avait raconté Laurette. Un genre de mage anti-mage. Mais je ne pouvais pas le leur dire. Sur-

tout qu'il avait peut-être des complices. Oh bon sang ! S'il en avait et qu'ils étaient en train de chercher la fée, eux aussi...

— Tout va bien, mademoiselle ? Vous êtes pâle...

Je me rendis compte que je m'accrochais à ma porte d'entrée pour m'empêcher de trembler.

— Euh... Oui...

— Ne vous inquiétez pas, déclara le major en se méprenant sur ma réaction. Ces individus ne reviennent jamais sur leurs pas. Et on en est sûrs, parce qu'on a mis des hommes devant les lieux sinistrés à chaque fois. Vous êtes tranquille.

— Ah ? coassai-je.

— Tout ira bien. Si vous avez le moindre doute, le moindre problème, ou si vous repensez à quelque chose...

Il fouilla sa poche pour en tirer une carte de visite.

— Appelez-nous, d'accord ?

— Oui, articulai-je en lisant son nom sur la carte. Oui, comptez sur moi.

— Bonne journée, mademoiselle.

— Bonne journée.

Ils firent demi-tour et je fermai la porte à double tour derrière eux, l'esprit en vrac.

— Laurette ? chuchotai-je.

Pas de réponse. Une odeur âcre vint frôler mes narines.

— Merde ! Le pain grillé !